

Bernard Vouilloux

Ce qui s'ôte du chant

Ce qui s'ôte du chant se risque à tisser, par son geste élude l'arbre de chair drue — araignée torte tissée de fils tressés poussant sa crue neigeuse jusqu'aux combles. Un pas retenu... Des mains délient les fils, pas plus au bord des yeux qu'un suspens du souffle.

Ceinte, oui, dévêtue... De quelles attaches retenir aux toisons les fils enchaînés qui doublent les miroirs aux détroits du corps, couplent la mouvance et la stase proche, polissent l'amande d'un éclair biface ? Oui, déliée d'un corps où s'assemble l'épars.

Mauves, lisses lèvres sous la ceinture, fissurées entre l'éclat de nos paumes, éclipsées dès lors que ceintes et cousues, couturées de fils, où béent sur la langue leurs fruits suaves — que s'ouvre la cosse du désir oublieux du sang qui sépare !

Vierge décloset et cousue qui s'engendre — laine levée sur le vivant de l'aine, rose salace... et coïte ! — pour advenir à soi construit son œuvre dessus dessous et défait ce qui se tient dans la venue. Marque se divisant à l'envers du corps,

Cette tresse unique, ce tour de nouer et de renouer fil à fil, de mêler sa voix aux autres : nous c'est un même fil qui lie notre chair aux mains de qui vient là, si l'œuvre est le produit de la mécréance allouant dans le ventre un germe à la dette.

Installant dès lors cette vieille dette dans l'écheveau du sens, elles installent celui qui l'entame d'un compte barré marqué à l'emblème du motif enfoui comme la mémoire des fils enchaînés que rougit l'ocre de la chair lacérée.

S'adressant en lui à la voix qui s'épointe, où comme une même flamme ouvre leurs yeux, elles le livrent à leur mains de moires et filent le fuseau de leurs soies déliées ; lentes, saignant sur le vif de leurs aîtres, lissant le pli au feu aride des cendres,

L'une l'autre se suivant destinent l'œuvre, élisent tel passage sur la trame, boucle tirée de leur tresse s'annellant, cellule d'alliance, trousseau fuselé qui jaillit, profond et noir, et se raccroche à la suite qu'elles œuvrent : une trame :

Ce qui se relance de mère à fille, chambre d'échos où se répète le temps, torsions et spires qui rençoignent la langue à sa fourche ramifiée pour retentir et se découdre dans l'écoute dressée du corps paré de cette seconde feuille :

Que sur ma bouche se fendent leurs lèvres ! et sur ma langue grise se consumant, sur mes lèvres se connaissent, prononcent et renaissent ! Comme s'éprouve à mes dents tout l'organe ! là dans un souffle d'un coup, poudre où s'écaille la face du verset.

Venant, venues, advenues, viennent en moi, ne cessent d'affluer à la stance d'être, à l'être en elles dont je suis la trace — moi qui suis en elles le pas de l'instant : comme elles restent en l'île que je suis, se précède en elles ce qui se dit voix.

Closes (mais la clarté en aura raison), passent à la croisée de ces voies et dilapident des paroles... où arrimer un sens, intercéder — sinon renoncer comme à la souffrance tordant les membres à cette voix éteinte tramant l'épars.

Elles unissent l'un à l'autre le seuil et son envers, elles vêtent les membres tors entrelacés de feuilles ligneuses, nouent le corps à de rugueuses alliances. L'éclair veinant le surplis de la pierre, seule mémoire des fumées du désir.

Produisent à la chair l'avvers de sa cène — et son manque... c'est un simulateur ! Assez de ces voix sans face et de ce désastre des œuvres qui, s'aventurant au-dehors, se risquent à s'en revenir les ourdir — au delta des hanches converses marquées !

La stance de l'écart luisant dans le pas et l'éloignement au propre de mon nom (l'ellipse du signe griffant les hanches) m'enseignent sans fin à venir y buter ; ainsi plus haut se dit l'île : elle, la voix, la résurgence où s'écoule la venue.

En ces retours les écarts démultipliés ont licence de cheminer, et le temps, d'être repris, et lié, dans la mémoire, va (d'un doigt fouillant leurs soies, elles peignent de sang métissé la pierre appareillée de chaînes barrant le seuil à leur endroit) ;

Sans arrêt il me rapporte à la place de la venue en moi, lieu où nul ne vit qui a perçu sous les eaux le chant proche — lieu de sable et d'eau. Et d'os. Tout ce

qui reste, et dont plus rien ne reste, c'est un nom d'île : un instant. (Mais quoi du pas ici se barre?)

Où trouver le ciel à fonder sur un seuil? Fondation qui me destitue de tout legs et divulgue en moi-même sa béance rouée haut par un souffle d'îles dressées. Dans une clairière luire est-il au blanc de la dette ce qui se signe d'un nom?

Celui qui s'étreint, s'inclinant sans hâte dans la nuit du connaître, il ressuie d'un œil sans fin à son côté cette aire en jachère et la paille s'accumule de son geste ; il connaît de se glisser à leurs côtés le goût de ces corps fuis, enfin seul à l'aube.

Celui qu'étreint le noir du déclin mûrit sa patience parmi des souffles tenus ; il s'y érige, bruissant arbre de nerfs, tel une nef vive s'ensevelissant, lisse d'un signe élevé par la paupière à l'arc des yeux que lacère un trait griffé.

Est-ce tresse, strette, stase, la natte qui étrangle la proie aux plis du ventre? Sa nuit sur l'aube des membres enlacés refait s'assujettir la trame roussie. Et le feu de la sueur au bord des yeux cuit celui qui en répand la salaison.

La voix des cintres, est-ce une fois de plus l'ombre à mon côté, ceinture dénouée. Et la couleur du ruban est un signal, oui, ce qui la montre est ce nœud de cheveux noué du fil lâche du simulacre, comme une seule tresse aux chevilles liées.

Navette tirant, bouclant, nouant, tressant... Clôture, et la robe se tend sur le flanc clarifié au confluent des deux hanches : à la fois iguane et lynx, verge empiégée vibrant sur le cloaque entre les pattes griffues grattant d'un ongle incarné les glyphes.

Alors l'angoisse... ses flexions abîmées serrent l'ange dans les plis de son aube. Subtil l'aigle membré sur son arène! Déjà l'aire a déployé sur les sables, feulant aux trois angles du connaître, un nom dont vibrent encore par aveu mes lèvres.

Et au nom de quoi s'exprime le souffle! Sa loi c'est l'instant qui en règle le cours : sur lui tout un monde frayé se prononce en l'intimant au deuil d'un seuil absolu — corps absous sur la langue d'où se laisse distraire le rien qui reste là de n'être.

Les vingt-cinq versets de *Ce qui s'ôte du chant* sont tirés de la suite des quatre-vingt-quatre dont se compose le poème *Avent*.